

UN FILS PERDU

Sacha Filipenko

UN FILS PERDU

*Traduit du russe
par Philie Arnoux et Paul Lequesne*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Byuchi syn*

Copyright © 2021 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2022, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-738-9

Avant-propos

Le livre que vous tenez entre vos mains connaît un destin heureux. À peine était-il paru que le jeune auteur de vingt-neuf ans que j'étais recevait l'un des prix littéraires les plus prestigieux de Russie. Le roman a été réédité plusieurs fois, porté à la scène, traduit dans plusieurs pays, et tout cela, semble-t-il, devrait me réjouir en tant qu'auteur, mais m'attriste beaucoup en tant que citoyen...

Lorsque le prix Rousskaïa Premia a été attribué à *Un fils perdu*, ainsi qu'il arrive ordinairement, après une vague d'éloges, la critique s'est abattue sur moi, dont le principal grief tenait en quelques mots : *ça n'existe pas*. Par bonheur ou par malheur, les événements de 2020 en Biélorussie ont confirmé une nouvelle fois qu'en décrivant le coma de mon pays, j'étais honnête envers moi-même et envers mes lecteurs. Ce livre était une tentative de comprendre pourquoi la Biélorussie était un jour tombée dans un sommeil léthargique et, semblait-il, sans intention d'en sortir. Ce livre (je veux le croire) explique clairement pourquoi, en 2020, les Biélorusses n'ont *plus voulu dormir et sont sortis de ce coma*. Il est une tentative de comprendre pourquoi nous devenons les fils perdus de notre pays et les fils perdus de nos propres familles. Ce livre, au fond, est une encyclopédie des prétextes, un dictionnaire des motifs qui poussent les

Biélorusses à quitter leurs maisons natales. À la grande joie de l'auteur et à la grande tristesse du citoyen, comme par un fait exprès, des pages entières de mon roman sont devenues réalité, et continuent de le devenir. Il est flatteur pour moi que mon ouvrage ait été remarqué, non seulement par les critiques et les lecteurs, mais par le gouvernement lui-même : il est présent dans la plupart des librairies de Minsk, mais n'est pas exposé sur leurs étagères. Quant à la Bibliothèque nationale de la république de Biélorussie, il lui a été *recommandé instamment* de ne pas enrichir ses fonds avec *Un fils perdu*. Ce livre parle d'un pays situé au centre même de l'Europe, dans lequel tout ce qui est décrit plus haut est possible. Mais surtout, il parle d'amour ! D'un amour capable de guérir un être aimé et de tirer un pays entier du sommeil.

Tout ce que j'espère sincèrement, c'est qu'un jour, dans mon pays, ce livre cessera d'être d'actualité...

Sacha FILIPENKO

À ma grand-mère

Le printemps tirait à sa fin. Les aiguilles de l'horloge approchaient de vingt heures trente. Le soleil se couchait, comme un avion volant en rase-mottes. Quelques rares ponts enjambaient les rivières canalisées dans des conduites. L'humidité grandissait, la sueur s'évaporait. Dans la ville, qui prenait des allures de syphilitique, l'asphalte fondait. Sous la chaleur. Les acrobates lâchaient prise.

Les câbles pendaient, distendus. Les trolleybus vides suivaient leur itinéraire. Tous les cols étaient déboutonnés. Les couleurs des vêtements passaient. Jamais on n'avait vendu autant d'eau dans les magasins. Il régnait une chaleur étouffante sous les portes cochères et dans les ruelles. Comme le dit le grand poète : « La terre implorait la pluie. » On voyait paraître les premières rougeurs, et les vieilles gens, même face aux caméras, ne pouvaient se souvenir d'avoir jamais connu un temps pareil.

Francysk s'interrompt. Il s'essuya le front. De deux doigts, il retint le balancier du métronome et tendit l'oreille : dans la salle de bains, le lave-linge tournait en cadence tandis qu'à la cuisine, la radio crachotait comme à l'ordinaire. On diffusait « La danse des machines ». Les flûtes cédaient joyeusement la mélodie à la clarinette alors que le tambour battait comme

l'averse martèle le sol. C'était un jeu plein d'assurance et d'emphase, ainsi qu'il sied, du reste, à l'Orchestre de la radio nationale : sans excès de sentiment ni concessions à la faiblesse des musiciens. Francysk posa son violoncelle sur la tranche et se dirigea vers la fenêtre. Le métronome repartit. De l'autre côté du mur, sa grand-mère papotait au téléphone. Depuis deux heures. Dans la cour, on tapait le ballon. « La nuit tombe, pensa Francysk. S'ils sont le bon nombre pour jouer, ils ne me prendront plus. »

On aurait dit qu'ils restaient là exprès. Francysk entendait constamment la même injonction : « Reculez, reculez ! » Manifestement, une des équipes avait des problèmes de défense. L'un manquait tout le temps ses passes, l'autre dribblait. « Vara et Pachka sont en train de perdre », pensa Francysk. Tout en s'appliquant à distinguer les joueurs, il se disait que lui seul était en mesure de renouveler le miracle accompli trois jours plus tôt par les Diables rouges.

Le magnétophone soufflait comme un vieillard. Le son s'enregistrait sur la bande. Francysk appuya sur la touche noire. L'appareil s'arrêta. À présent il n'avait plus qu'à rembobiner, enclencher l'enregistrement et sortir discrètement dans le couloir. La combine avait fait ses preuves. Il l'avait utilisée des dizaines de fois. Le magnétophone jouait et sa grand-mère n'y voyait que du feu.

Tout marchait comme prévu : Francysk était campé devant la porte d'entrée, il avait trouvé les clés, noué ses lacets, quand soudain son genou, le traître, craqua bruyamment. L'éventail de sa grand-mère se figea. Un instant, ce fut le silence. La grand-mère demanda à sa correspondante de l'excuser et s'adressa à son petit-fils :

– Tu sors ? Je ne crois pas t'avoir rien demandé.

Francysk ne répondit pas, mais la vieille dame n'attendait rien de tel.

– Tu devrais avoir honte de tromper ainsi tes proches ! Mais c'est très louable de t'être enregistré sur le magnétophone. Premièrement, tu es enfin venu à bout de cette étude, ce dont le compositeur pourrait être fier. Deuxièmement, tu pourras maintenant entendre tes fausses notes. Et c'est une chose très profitable, mon garçon !

- Mais, m'mé, pourquoi je peux pas y aller ?
 - Parce que !
 - M'mé, arrête de t'inquiéter ! Ils sont déjà en train de finir ! Dans une demi-heure, il fera nuit. Juste quelques passes...
 - C'est musicien de rue que tu veux devenir ? Bon courage !
 - Personne ne devient musicien de rue en jouant au ballon dans la cour. Par contre, la musique rend les gens fous. Alors, je peux ?
 - Non ! Tu as un examen dans quelques jours. Et tu es déjà à deux doigts d'être renvoyé.
 - L'examen a lieu après le conseil de classe de toute façon. On n'est jamais renvoyé après le conseil ! Et si ça se trouve, je vais faire des étincelles.
 - Voilà qui m'étonnerait beaucoup. File dans ta chambre !
 - Mais, m'mé, il fait trop beau !
 - Le temps, c'est vrai, est magnifique. C'est indéniable. Mais il va faire encore plus beau chaque jour, mon cher. Réussis ton examen, et tu pourras en profiter.
 - Et s'il m'arrivait malheur ? Si c'était ma dernière chance de m'amuser ?
 - Je croyais que tu avais mûri. J'osais penser que cet argument avait fini par te lasser toi-même. Retourne dans ta chambre, je te prie, et sois tranquille : à la maison, tu ne risques rien ! Tu te souviens des mots du grand poète : « Ne sors pas de ta chambre, ne commets pas cette erreur¹ » ?
 - C'était un parasite, je te signale ! Même le gouvernement l'a reconnu !
 - Depuis quand crois-tu le gouvernement ? File !
- Francysk émit un claquement de langue, balança ses baskets et regagna sa chambre. Il ferma violemment la porte et s'affala sur son lit, débordant d'une rage et d'un dépit tout adolescents. « Toujours la même rengaine avec cette vieille sorcière. L'éducation... L'avenir... Avoir un bon métier... Qu'est-ce qu'elle peut savoir de mon avenir ? Et d'ailleurs, que peut-on en savoir ? Un gars de l'autre classe est mort en plein cours il y a deux semaines. Crise cardiaque. Alors à quoi bon tous

1. Citation d'un poème de Joseph Brodsky, « Ne sors pas de ta chambre », écrit en 1970 et publié dans la revue *Novy Mir* en 1994. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

ces cours ? À quoi bon toutes ces dictées à deux voix et ces enchaînements d'accords ? Pourquoi ces examens de spécialité et de piano, et ce putain d'orchestre trois fois par semaine, si c'est pour crever simplement comme ça, cinq minutes avant la récré ? »

– Tu comptes jouer allongé ? demanda la grand-mère, qui venait d'entrouvrir la porte.

– Maintenant, de toute manière, la voisine va se mettre à taper.

– Bon, vas-y, mais attention à tes mains.

Le Jugement dernier avait lieu chaque année. Telle était la règle. Aux derniers jours de mai, en présence des parents épuisés et en larmes, le directeur, la bedaine rayonnante, proclamait les noms des élèves dont les chemins devaient se séparer de celui de l'école.

– Macherov, Kalinovski, Kostiouchko, renvoyés ! Le dossier de la 3^e B est clos, passons aux suivants.

Chaque année, avant l'été, le conseil de classe (incarné par le directeur du lycée) en arrivait à la même sainte conclusion :

– Camarades, l'arche de la connaissance ne peut embarquer tout le monde ! Les retardataires – par-dessus bord ! Les retardataires n'auront pas l'heur de ramer jusqu'au monde du savoir ! Les candidats à la noyade sont priés d'aller barboter ailleurs !

Arrivé au bout de ses trouvailles linguistiques, le directeur, surnommé Pustule à cause de son ventre énorme, concluait :

– Chers parents, par bonheur ou par malheur, nous ne pratiquons pas le redoublement. J'ai toujours été clair avec vous tous sur ce point. Lioudmila Nikolaïevna, fermez bien la porte, il y a encore des enfants qui se glissent par là.

Les principaux intéressés par l'événement n'étaient pas admis dans la salle de lecture. Il n'y aurait pas eu assez de place ni assez de mots pour tout le monde. Aussi, afin d'éviter que les lycéens angoissés ne se massent devant les portes, le directeur avait-il imaginé un stratagème fort simple et, selon lui, terriblement astucieux. Chaque année, le jour du conseil de classe, on invitait une personnalité à l'école. Un vétéran, bien sûr. Forcément décoré, et de préférence muni d'une canne. On installait une table sur la scène de l'auditorium, avec un vase et trois œillets. Fleurs fraîches ou fleurs artificielles,

selon ce qu'on avait trouvé. Le vétéran une fois sur scène, les lycéens applaudissaient et commentaient : « Regarde, il sucre les fraises... Ça y est, le vieux schnock va commencer à nous gaver avec ses salades... cette vieille baderne ! »

La conseillère d'éducation s'installait à côté du vétéran. « *Vybatchajtse kali laska – begla praz ouves' boudynak*². » L'ancien combattant hochait la tête d'un air compréhensif, toussotait, rectifiait sa cravate prise à l'ennemi et entamait un récit de guerre très sage, parfaitement réglé sur le plan idéologique. Bien que les histoires de vaillance et d'honneur eussent sur les élèves un effet rapidement soporifique, le directeur ne se souciait pas de trouver d'autre distraction pour eux. Il appartenait à cette catégorie d'enseignants qui, tout au long de leur carrière, s'en tiennent à un unique système. « Pourquoi imaginer quelque chose de nouveau ? Qui a besoin d'autres candidats ? Lioudmila Nikolaïevna, rappelons donc ce... ah ! Comment s'appelle-t-il ?... voyons, celui qui est venu l'an passé... »

De fait, personne ne cherchait de nouveaux candidats. En conséquence, nombre de lycéens supposaient, non sans fondement, que le pays ne comptait en vrai qu'un seul partisan. Ce partisan occupait l'ensemble de ses journées à se promener d'école en école pour bourrer le crâne des enfants.

À l'issue de la rencontre, la conseillère d'éducation levait les yeux vers le portrait du premier président de la jeune république et concluait avec satisfaction :

– Eh bien, les enfants ? Autrefois, grâce à Dieu, nous avons le père de tous les peuples, aujourd'hui, grâce à Dieu, ce sera notre *bat'ka*³. Ainsi, la guerre ne nous menace pas, soyez sans crainte !

Sur ces paroles archi-importantes autant que nécessaires, la conseillère sautait de sa chaise et se précipitait vers la salle de lecture. Le vétéran esquissait un sourire confus et quittait les lieux.

En cette chaude journée de mai, tout aurait dû se dérouler selon ce scénario éprouvé de longue date. Discours clinquant sur la bravoure, ode oubliée à l'honneur. « Nous combattions pour la patrie, pour votre avenir, personne n'avait besoin de nous convaincre ou de nous menacer, il n'y avait pas d'unités

2. « Excusez-moi, j'ai couru à travers tout le bâtiment. » (*biélorusse*)

3. Le mot biélorusse *bat'ka* signifie « père ».

de barrage pour nous empêcher de reculer, nous avons toujours rêvé de faire la guerre ! »

En cette journée de mai fatalement caniculaire, aucun problème de communication ne devait surgir entre l'artiste et ses nombreux spectateurs. Le vétéran savait qu'il empêchait les élèves de sortir, les élèves savaient qu'il fallait respecter le vétéran, car s'il n'avait pas été là, on ne voyait pas bien ce que serait le pays aujourd'hui. Tout en écoutant d'une oreille le discours de bienvenue, Francysk gribouillait le dossier du siège devant lui. Son meilleur ami, Stass Kroukovski, grattait avec application une tache sur son jean. À côté d'eux, on murmurait, on se pinçait, on s'échangeait des messages. Certains terminaient leur dernier devoir de solfège de l'année, d'autres imitaient un ronflement éhonté. Bref, la rencontre se déroulait dans une atmosphère amicale, comme à l'ordinaire, quand brusquement, toute la salle tendit l'oreille. Le silence se fit. Les lycéens se turent. Le vétéran venait soudain de dire ce qu'il n'était pas censé dire.

La machine éducative s'était enrayée. Quelqu'un avait commis une erreur. Avait manqué de vigilance. Et dans les grandes largeurs ! N'avait pas remarqué la poutre. Dans l'œil du voisin. Le lycée avait invité la « mauvaise » personne. On s'apercevait seulement maintenant que l'homme était venu sans décorations et qu'il avait entamé le récit d'une guerre différente, sans pathos, d'une guerre toute personnelle.

– Les gars, je tiens à vous le dire tout de suite : je n'ai pas combattu contre les Boches. Vous voyez, je n'ai pas de médailles. On ne m'en a pas décerné. Je ne suis pas un vétéran au sens habituel du terme. Je ne sais pas si ça vaut le coup que je continue ?

La conseillère d'éducation, interloquée, hocha affirmativement la tour de Babel érigée sur sa tête.

– Bon, dans ce cas, si c'est permis, je vais poursuivre. Je ne suis jamais convié aux défilés. Et moi-même je n'irais pas tout seul, ça ne fait aucun doute. Ça me fait tout drôle que votre professeur d'histoire, Valeri Semionovitch, m'ait invité. Il m'a demandé de raconter comment c'était... Alors, comment c'était ? C'était le merdier, les gars !

L'auditoire se figea. Il avait perdu sa voix. Silence. Calme plat absolu. L'arche des arts était à présent immobile. Son

mât rompu, sa voile affaissée. Les gosses ne faisaient plus les pitres. Francysk avait arrêté de dessiner. La tache avait disparu. Stass regarda autour de lui : pas une vague dans les rangs, pas un mouvement. Même ceux qui souffraient d'une propension pathologique au bavardage s'étaient tus.

– Nous nous battions contre tout le monde. Personne n'y croit, aujourd'hui. Aujourd'hui, on dit que pareille chose est impossible, mais c'est pourtant vrai, les gars, et bien vrai, même si beaucoup me prennent pour un fou. En gros, voilà comment ça se passait : le matin on se battait contre les collabos, et le soir contre les rouges. Oui, oui, contre tout le monde. Nous n'avons pas connu de sainte guerre de libération. Nous n'avons pas marché d'est en ouest ni inversement. Non. On est restés là. Sur place. Sur notre terre. On n'a pas bougé. Vous comprenez, les gars ? On ne s'est pas jetés sur les blockhaus. On ne s'est pas sacrifiés au nom du chef suprême. Non, les gars, il n'y a rien eu de tout ça chez nous ! Je ne peux rien vous raconter de ce qu'on montre dans les films de guerre, car notre guerre à nous n'avait rien à voir. C'était une guerre sale, abjecte, obscène, parce qu'en réalité, les gars, c'était une guerre civile. Quelqu'un connaît la différence entre une guerre normale et une guerre civile ?

– Ouiiii, fit une voix dans les derniers rangs. C'est quand on se bute entre voisins.

– Exactement, les gars. Cette guerre-là était la plus atroce qui puisse être. Car l'ennemi, ce n'étaient pas seulement les Boches, il était aussi parmi nous... Parmi nous, vous comprenez ? Personnellement, je n'ai jamais jugé personne. Au début d'une guerre, il se présente toujours une chance de choisir son camp ou de rester à l'écart, du moins, d'essayer. Je vais vous dire une chose, les gars : si jamais, Dieu nous en garde, une guerre éclate, prenez bien le temps de vous demander pour qui vous devez vous battre, et si vous devez vous battre tout court ! Les décisions seront prises par les gros bonnets auxquels on livrera des fruits frais par avion, mais c'est vous qui mourrez – très vite et juste une fois. Croyez-moi, j'ai vu les gens mourir : ils n'ont pas de seconde vie. C'est pourquoi il faut toujours, toujours-toujours, bien réfléchir ! Longtemps !

– J'ai pas bien pigé un truc ! Vous avez fait quoi finalement ? Vous avez opté pour les Boches ?

– Non, les gars, pas pour les Boches. Non ! Mais, vous savez, j’ai toujours raisonné ainsi : si tu partages leurs idéaux, si tu hais les rouges, si tu crois aux promesses de l’autre cinglé, alors, enrôle-toi chez les collabos, pourquoi pas, après tout ? Embrasse leur parti, si c’est ce que tu crois ! Qui plus est, ils avaient des uniformes épatants ! Pour être franc, j’ai toujours adoré leur uniforme. D’ailleurs, c’est un couturier très célèbre qui les avait dessinés. J’ai toujours trouvé qu’ils avaient de la gueule, en tout cas beaucoup plus que les nôtres. Mais c’était le seul truc qui me plaisait chez eux. Tout le reste, les gars, je le détestais ! Ils voulaient nous faire devenir autres, et c’était ça le plus effrayant. On peut endurer, souffrir beaucoup de choses, mais il en est une, les gars, qu’on ne doit jamais permettre. On ne doit jamais se laisser transformer en quelqu’un d’autre, vous comprenez ?

– Et voilà, ça commence...

– Kobrine ! s’écria la conseillère d’un ton furieux.

– Et pourquoi tout de suite Kobrine ? Si ça se trouve, c’est pas moi !

– Conclusion, les gars, j’aurais dû rallier les rouges ? C’est vrai, pourquoi ne pas aller me faire tuer pour eux, moi, simple gars du coin ? Ils restent tranquilles dans leurs villes, ils évacuent poètes et musiciens, ils font fusiller mes parents parce qu’ils parlent dans leur langue... En effet, pourquoi ne pas me battre pour leur chef ? Pour le grand frère ? Pourquoi ne pas offrir ma vie à un fou incapable de partager la carte du continent avec un autre idiot comme lui ? C’est vrai, si on y croit, pourquoi pas ? Mais, moi, les gars, je n’y croyais pas ! Je n’y ai jamais cru !

– Et en qui croyiez-vous, alors ? demanda la conseillère avec un sourire bête.

– En personne ! Ni en les uns ni en les autres ! J’avais seulement foi en ma maison. En ma terre. Je croyais au ciel au-dessus de ma tête. Ma conviction était que j’étais le seul à devoir choisir où et comment mener ma vie.

– Et qu’avez-vous donc fait ? Vous avez déserté ?!

– Vu de votre clocher, j’imagine que ça s’appelle comme ça. Oui. J’ai pris le chemin des bois...

– Vous avez eu la trouille, autrement dit ? coupa la conseillère avec un petit rire perfide, comptant sur le soutien des derniers rangs.

– Les Boches me tenaient pour un partisan, les partisans et les rouges pour un collabo. Je vous le dis, c’est ainsi que j’ai fait la guerre : le matin contre les uns, le soir contre les autres. Si vous appelez ça de la trouille, alors oui, j’ai eu la trouille.

Du bruit s’éleva dans la salle. Les lycéens commençaient à échanger des explications, des arguments, des preuves.

– Mais quoi, vous étiez seul à vous battre contre tous ?

– Non, bien sûr ! Nous étions beaucoup. Nous avons été un très grand nombre à agir ainsi, mais aujourd’hui, il n’est pas bien vu d’en parler. Ce n’est pas nous qui avons gagné. Or, seuls les vainqueurs sont censés raconter la guerre. Tel est mon destin, j’aurai passé ma vie à battre en retraite. On dirait qu’il n’y en a pas d’autres comme moi. J’ai passé plusieurs années caché dans la forêt, hébergé par des catholiques et des uniates. En 1946, comme beaucoup de mes camarades, je me suis retiré dans une ferme et j’ai vécu là près de vingt ans. Puis je me suis mis à m’aventurer parfois jusqu’en ville, mais ce n’est qu’en 1991, quarante-six ans après la guerre, qu’en voyant notre drapeau flotter sur la capitale, j’ai compris que nous avions triomphé.

– Vous ne vous êtes pas réjoui longtemps, murmura tout bas la conseillère d’éducation, sans desserrer les dents, de manière que seul le vétéran l’entendît.

La rencontre avec le vétéran se révéla la plus longue de toute l’histoire du lycée. Malgré tous les efforts de la conseillère d’éducation pour y mettre un terme, les gosses ne laissaient pas repartir l’invité. Durant plus de deux heures, les lycéens soumirent le vétéran à un feu roulant de questions. Ils interrogeaient, s’écriaient, s’exclamaient, réclamaient, s’étonnaient, réfléchissaient et n’en croyaient pas leurs oreilles. Le vieil homme parlait, et personne n’étouffait de bâillement, car ce qu’il dévoilait là était un secret. Il racontait ce que personne n’avait jamais raconté. Il entrouvrait une porte interdite et les enfants ne pouvaient que le suivre. Quand la rencontre eut pris fin, Francysk et ses amis décidèrent de monter à leur repaire : les toilettes du troisième étage.

Dans ce lieu, même les enseignants les plus sévères ne s’aventuraient pas. Le club privé des garçons de seize ans.

Une « zone d'exclusion » sur le territoire de la république du lycée. Murs couverts de « traits d'esprit » scabreux, carrelage envahi de lézardes. Cuvettes de chiottes sans abattant, et feuilles de partitions détachées qui, bien froissées, servaient de papier-toilette. Tout en faisant tourner une cigarette, les amis continuaient de discuter de la rencontre qui venait de s'achever.

– *Navat ne verytsa. Gueta j sapraoudnae samagoubstva !*

– *Tak ! Nemagtechyma paveryts' ! Daj paperou, demanda Francysk.*

– *Tfou ! Jak chmanits ad tsjabe !* remarqua Stass.

– *Ad dzeda tvajgo chmanits⁴ !*

– Eh, fermez-la tous les deux ! intervint Kobrine qui souffrait de diarrhée depuis le matin. Putain, qu'est-ce qui vous prend de changer encore de langue ?

– *A tchamu ou svaej kraine my ne mojam razmaouljats' na rodnaj move ? Tsi nam trèba ou tsjabe, bzdouna, pytats' ?*

– *Otets tvoej bzdoun⁵ !* Parlez, mais décidez-vous... Vous changez de langue comme de meuf. L'une hier, l'autre aujourd'hui ! Et demain ?

– En quoi c'est mal ? demanda Francysk avec un sourire placide, en avançant la tête, toujours masqué par la cloison de ciment.

– Fais gaffe à pas chier dans ton froc !

– T'inquiète pas, contrairement à toi, emmerdeur, j'ai déjà posé ma pêche ! Mais réponds quand même, pourquoi ça t'agace tant qu'on cause dans la langue de chez nous ?

– Le seul truc qui m'agace, c'est que c'est artificiel ! Vous ne pensez pas, vous ne rêvez pas, vous ne blaguez pas dans cette langue. Vous ne pouvez pas ! Reconnais-le, de toute ta vie, tu ne m'as jamais raconté de blague dans cette langue...

– Là-dessus, je suis entièrement d'accord avec toi. C'est vrai. Mais ça ne change rien au fait que de temps en temps il me vient l'envie de la parler.

4. « Je n'arrive pas à croire ça. C'est un vrai suicide ! – Oui ! Impossible à croire ! File-moi du papier... – Pouah ! Comment tu chlingues ! – C'est ton grand-père qui chlingue ! » (*biélorusse*)

5. « Et pourquoi on ne pourrait pas causer sa langue natale dans son propre pays ? Ou bien faut-il te demander la permission, gros péteur ? – Péteur ton père ! » (*biélorusse*)

- Et pourquoi ?
- Eh bien, parce que je l’aime, tout bêtement ! Parce que je veux me démarquer des autres d’une certaine manière. Parce que je ne veux pas parler la langue de ceux qu’on a envoyés ici un jour pour nous surveiller.
- Mais Francysk, tu parles en faisant des fautes !
- Oui ! Parce que je suis encore en train d’apprendre ! Tu crois que tu fais pas d’erreurs, toi ? Ce matin tu as prononcé cette phrase magnifique : « *J’ai tout cagué dans la choufliadka.* » Dans quelle langue as-tu dit ça ?
- Ça me paraît évident...
- Pour toi c’est évident, mais pas pour un locuteur de cette langue, je t’assure ! Pour lui on *cague* dans son froc, mon cher, et on *case* ses affaires !
- Putain, tu vas pas nous faire le prof ! T’as juste la moyenne en russe !
- C’est que moi, contrairement à toi, je pompe pas sur Nastia !
- Je pompe pas non plus !
- Si, tu pompes. Mais tu peux bien pomper tout son journal intime ! J’en ai rien à battre ! Parce que moi, contrairement à toi, je sais que ce mot-là, *choufliadka*, il n’existe pas !
- Comment ça, y en a un dans chaque table !
- Justement ! Dans chaque table peut-être, mais pas en russe !
- Francysk a raison, coupa Kroukovski en reboutonnant sa braguette, ce mot n’existe pas ! Enfin, maintenant oui, parce qu’on l’utilise, seulement il ne nous vient pas de l’Est mais des Boches. Je pense que ça date de la première occupation. Chez eux, d’après ce que j’ai appris, un tiroir de meuble s’appelle un *schublade*. Mais chez tes grands frères, pour lesquels tu te fais tant de souci, ce mot n’existe pas, bien sûr.
- Allez vous faire foutre ! Je ne me fais de souci pour personne. Je trouve juste débile de décider d’un coup de changer de langue. De vous mettre à parler une langue que personne ne parle autour de vous.
- Je te rappelle au passage que tous nos cours sont donnés dans cette langue que personne ne parle.
- Ne vous en faites pas ! Plus pour longtemps ! À partir de l’an prochain, tout redeviendra comme avant.

- Je ne vois pas pourquoi ça te réjouit.
- Parce que c'est du bon sens ! Dans la partie ouest du pays, d'accord, mais ici nous n'avons jamais parlé d'autre langue que celle-là !
- Ouais, t'as raison, ici on a toujours parlé la langue de notre sœur aînée. Sa langue noble et puissante !
- Quoi, qu'est-ce que t'as contre elle ?
- Mais non, personne n'a rien contre elle ! Nous sommes des peuples frères, non ?! Nous sommes les petits frères, putain ! Nous avons croupi dans les mêmes tranchées, et blablabla. Dommage seulement qu'on ait la mémoire aussi courte que ta bite ! Mais que valons-nous ? Nous sommes immatures, un peu bêtes, un peu moins bons. Nous avons tous appris par cœur que pendant la guerre contre les Boches, il est tombé un homme sur quatre, mais bizarrement aucun d'entre nous ne se rappelle que durant le déluge de sang que nos chers grands frères ont orchestré, c'est un homme sur deux qui est mort. Nous étions cinq millions, il n'en est resté que deux et demi !
- Merde, Francysk, c'était quand, ça ? Bientôt tu vas nous parler de ta grand-mère !
- Et comment ! Traverse donc la voie du chemin de fer pour gosses, entre dans le parc⁶ et regarde combien de personnes ont été fusillées au début du siècle, uniquement parce qu'ils parlaient dans leur langue ! Imagine seulement tous ces gens. Juste imagine, ils sont là, et un beau jour ils sont tous exécutés. Fusillés par nos grands frères bien-aimés. Non pas pour avoir volé, ou tué, ou brigandé : juste pour avoir parlé leur langue maternelle. La langue dans laquelle ils pensaient vraiment et savaient raconter des blagues. On pourrait nous fusiller, Kroukovski et moi, aujourd'hui, juste pour avoir bavassé un moment dans les chiottes !
- On pourrait en effet ! Avant tu pouvais être fusillé pour un oui ou pour un non ! Pour un poème, pour ce que tu veux !

6. Allusion au parc Tcheliousskine, à Minsk, vaste territoire de 78 hectares en bordure de forêt, où subsiste une ligne de chemin de fer entièrement gérée par les enfants. Le parc fut aussi le lieu d'exécutions massives perpétrées par le NKVD, la police politique de l'État soviétique, entre 1920 et 1930, puis pendant la Seconde Guerre mondiale.

Mais on se liquidait aussi entre soi ! Ce n'était pas la langue, le problème.

– Et qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Nous sommes un autre pays, nous sommes un autre peuple ! Comprends bien ça ! Ici, c'est à nous de décider comment nous devons vivre et causer ! Donc tu as tort !

– Non, c'est toi qui as tort !

– Bon, ça va, laissez tomber ! Tu parles d'une raison pour s'engueuler !

– Non, c'est important ! répondit Francysk, tout à fait sérieux.

– Oui, oui, c'est important ! acquiesça Stass. Mais pas assez pour vous conchier comme des débiles, le froc baissé.

– On fait la paix ?

– Connard !

– Connard toi-même !

Lorsque les relations diplomatiques entre les deux cabines de sanitaires furent rétablies, les copains décidèrent d'allumer une dernière cigarette de l'amitié et, oubliant la guerre, l'histoire et la langue nationale, abordèrent un sujet non moins essentiel pour des adolescents.

– Quand j'irai au paradis... commença Stass.

– Jamais ! Les boubanoïdes⁷ ne vont pas au paradis.

– Et pourquoi donc ?

– C'est un axiome !

– Mais tu sais...

– Personnellement, je ne crois pas au paradis, déclara Francysk en soufflant la fumée.

– Soyez aimable, développez votre pensée, *spadar*⁸ Loukitch !

– C'est très simple ! Tenez, admettons que j'atterrisse au paradis...

– Ton cul ne passerait pas les portes, à quoi bon parler de paradis !

– Ducon, c'est moi le plus maigre d'entre nous. Bref, admettons que j'atterrisse au paradis... Le paradis, qu'est-ce que c'est ? Le bonheur absolu. Des filles, de l'alcool, la victoire de

7. Autrement dit, les Biélorusses et apparentés ; vient de l'argot « Boulbach », lui-même dérivé du mot *boulba*, désignant la pomme de terre, élément de base de la cuisine biélorusse.

8. « Monsieur » (*biélorusse*).

mon équipe préférée. Si je vais au paradis, ça veut dire que mon équipe doit toujours gagner, pas vrai ? Oui !

– Ouais... admettons...

– Admettons ! Bon, donc mon équipe remporte toutes les coupes, gagne tous les championnats – et là-dessus Kroukovski débarque à son tour au paradis, avec son amour pour les « Avtozaptchast »...

– Tout vaut mieux que de jouer pour les « ordures⁹ » !

– C'est quand même pas ma faute si c'est la seule équipe de la ville ! Mais le problème n'est pas là. Si le paradis c'est ce à quoi nous pensons tous, si le paradis c'est ce lieu où après une vie dégueulasse sur terre, nous devons tous connaître le maximum de plaisirs, ça veut dire que l'équipe de Kroukovski doit gagner elle aussi !

– Oui, admettons...

– Comment ça, « admettons » ?! Qu'est-ce que c'est que cette merde ? Comment son équipe et mon équipe vont-elles gagner tout le temps ?! Il faut bien que l'une ou l'autre perde, sinon c'est une arnaque !

– Ben, ton équipe et son équipe gagneront toutes les deux ! Seulement vous n'en saurez rien !

– Impossible ! Je veux être dans un paradis où seule mon équipe gagne. Sinon qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

– Si on suit ta logique, seuls les supporters d'une même sélection peuvent aller au paradis.

– Exactement ! Les supporters de l'équipe du Saint-Siège, conclut Kobrine en tirant la chasse derrière lui.

Pendant que les garçons toussaient dans les toilettes du troisième étage, dans la salle de lecture, luttant contre la fatigue et la chaleur suffocante, le conseil pédagogique continuait de prononcer les verdicts : à exclusion, à absoudre,

9. « Avtozaptchast » est le nom de l'équipe de football de la ville de Baksan en république de Kabardino-Balkarie, dans le Caucase. Le terme d'« ordures » désigne communément en Russie n'importe quel membre de la police. Il s'applique également, par extension, aux supporters et aux joueurs des différents clubs de foot Dynamo (Dynamo de Moscou, Dynamo de Minsk), lesquels furent créés dans les années 1930 par l'association sportive pansoviétique Dynamo, elle-même fondée sur l'initiative de Feliks Dzerjinski – le créateur de la Tcheka de sinistre mémoire.

à maintenir, à virer ! Certains faisaient l'objet d'un débat, d'autres étaient exclus sans autre état d'âme. Les fenêtres ouvertes, sous le bruissement du feuillage dense, on examina entre autres le dossier de l'élève Dimas Kobrine, seize ans (pour sa conduite déplorable et son 2 en géographie¹⁰), et celui de son camarade Francysk Loukitch, du même âge (tout le monde en connaissait les raisons sans avoir besoin d'explication). Si Kobrine avait souffert de diarrhée toute la journée à cause du stress, Francysk, au contraire, pouvait se vanter de jouir d'une excellente digestion. Il savait que rien n'arriverait, que tout se passerait bien. Les jours comme celui-ci, Francysk éprouvait souvent un sentiment de supériorité imméritée. Il comprenait qu'à la différence de la mère de Dimas, qui avait travaillé toute sa vie comme chef de wagon, sa grand-mère trouverait forcément l'argument décisif et nécessaire à soumettre au tribunal. Elle fournirait, d'ailleurs, clandestinement une bouteille de bourbon quand elle serait dans le bureau du directeur, et un Chanel N°5 quand elle serait invitée par la directrice des études musicales. S'il devait s'inquiéter, c'était seulement pour le scandale « de ouf » que lui ferait à nouveau sa grand-mère après le conseil pédagogique. Elle allait parler, parler, parler, mais finirait de toute façon par le féliciter. Francysk était un fumiste mais il comptait parmi les préférés de beaucoup de professeurs. Pour eux, il n'était pas seulement une source de revenu supplémentaire (tous n'acceptaient pas les pots-de-vin), il était aussi le détenteur d'un esprit vif et observateur. Francysk ne potassait jamais, néanmoins il connaissait presque toujours les dates des batailles, des alliances et des effondrements. Sans le secours d'antisèches, il remontait avec facilité les arbres généalogiques des nobles et moins nobles lignées. Quand à la fin du mois de mai se posait la question du renvoi définitif de ce tire-au-flanc de Loukitch, les professeurs d'histoire et de littérature prenaient chaque fois sa défense.

– Je ne crois pas judicieux d'exclure Loukitch...

10. On note en Russie sur une échelle de 0 à 5 – et même en pratique de 2 à 5, les notes 0 et 1 n'étant que très exceptionnellement, sinon jamais, attribuées.

– Valeri Semionovitch, dites tout de suite qu'on vous a graissé la patte !

– Vous pouvez parler, Natalia Sergueïevna ! Peut-être est-ce précisément l'inverse ? Peut-être est-ce vous qui avez eu de la chance cette année ?

– Quoi, moi ?! Vous avez des preuves quelconques ? C'est pour ma part très différent, j'ai eu pitié de sa grand-mère ! Ce n'est donc pas vous, mais bien moi qui lui ai mis un 3 : il avait eu au trimestre deux 3 et deux 2 !

– Chers collègues, revenons à notre discussion. Loukitch n'a pas la moyenne dans deux matières ce trimestre. En harmonie encore une fois, et maintenant en histoire. Valeri Semionovitch, pourquoi le défendez-vous ? C'est dans votre matière qu'il a eu 2 ! Quelles étaient ses notes lors des trimestres précédents ?

– Trois, chaque fois...

– Pourquoi l'aimez-vous donc tant ? Tenez, je consulte le registre de la classe... c'est votre plus mauvais élève...

– Ses mauvaises notes démontrent seulement qu'il est paresseux, mais non point bête...

– Nous avons besoin qu'il connaisse le programme scolaire, pas qu'il vous épate par ses opinions.

– Il me semblait qu'il était important pour nous de former des êtres pensants...

– Il vous semblait mal, Valeri Semionovitch. L'être humain est déjà, par définition, une créature pensante. Par conséquent, il ne s'agit pas d'inventer la roue. On l'a déjà fait avant nous. Mais puisque nous parlons de personnes qui pensent... Peut-être l'explication est-elle simplement qu'il partage vos douteuses opinions politiques ? À seize ans, il est facile de s'engager sur la voie du nihilisme !

– Comment ça, « douteuses » ? Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez parfaitement ! Tout le monde sait, Valeri Semionovitch, avec quelle liberté vous interprétez les postulats inscrits dans les manuels...

– Lesquels, précisément ?

– Comment ça, « lesquels, précisément » ?

– Je vous demande à quels postulats précis vous faites allusion. Répondez-moi ! Quels postulats ?! Autrement ce n'est que du blabla, et comme à Gustave, ça pourrait vous porter malheur !

– Vos calembours, Valeri Semionovitch, ne font plus rire personne depuis longtemps. Vous voulez des exemples ?

– Oui, j’aimerais bien...

– Vous avez bien parlé devant les élèves du 115^e bataillon de police, n’est-ce pas ?

– Du 118^e, pour être exact. Oui, j’ai raconté cette histoire, où est le problème ?

– Comment ça ?! Non mais, vraiment ! Il demande encore où est le problème ! Quel culot ! Le problème, Valeri Semionovitch, c’est que n’importe quel enfant sait et devra savoir désormais que le village de Katyń a été incendié par les Allemands et non par votre fameux bataillon, comme vous l’affirmez ! Quoi, vous étiez présent là-bas ? Vous teniez la chandelle ?

– Très spirituel ! Et ce bataillon n’était pas le mien. Mais là n’est pas le sujet. Puis-je vous poser juste une question ? Une seule : quels Allemands ?

– Comment ça, « quels Allemands » ?

– Je vous demande quels Allemands ont incendié le village.

– Eh bien, ceux qu’on connaît... qui étaient ici... tout le monde sait ça !

– Tout le monde sait ça ? Qui, tout le monde ? Tous ceux qui vivaient à l’époque ? Qui ont combattu ?

– Oui !

– Tout le monde sait qu’en ce temps-là le front se trouvait bien loin d’ici ! Au mieux, il devait y avoir ici un Boche par village ou même par district ! Ce qu’il y avait, c’était la milice, mais elle était constituée de gars de chez nous, de Lituaniens et d’Ukrainiens. Alors de quels Boches est-il question ? C’est justement cela que j’ai expliqué aux élèves. Rien de plus. Je rapporte les faits et non les fables remâchées par vos auteurs ! Les Allemands ont brûlé des villages. C’est un fait. Je ne les justifie pas, mais je suis pour la véracité historique ! Peut-être ont-ils incendié d’autres villages, mais pas celui-là ! Celui-là, ce sont des Ukrainiens qui l’ont réduit en cendres ! Ce n’est pas ma faute si on a construit un mémorial à sa place et si c’est compliqué aujourd’hui de creuser pour trouver la vérité !

– Votre devoir, mon cher, c’est de faire comprendre ce qui est écrit dans le manuel ! Vous êtes enseignant ! Vous devez expliquer ! On vous paie pour aider les élèves à assimiler le

programme ! Et c'est tout ! Vous n'avez rien à ajouter de personnel ! Je vous le répète, Valeri Semionovitch, vous devez enseigner ce qui est écrit dans le manuel ! Et dans le manuel, comme d'ailleurs dans toutes les autres sources, il est écrit que ce sont les Allemands qui ont mis le feu ! C'est une des pages essentielles de l'histoire de notre pays ! Vous comprenez ? C'est un pan sacré de notre histoire ! C'est comme notre blason, notre drapeau, sous lequel se sont battus nos aïeux ! C'est presque tout pour nous !

– Mais enfin, il y a des témoignages précis !

– L'État sait de quoi il parle ! Vous êtes un simple prof de lycée, et les questions concernant notre histoire sont du ressort de personnes plus compétentes que vous. Puisque vous êtes si malin, pourquoi ne travaillez-vous pas à l'Académie des sciences, Valeri Semionovitch ? À vous entendre, on vivait mieux sous les Boches que sous notre gouvernement actuel.

– *Votre* gouvernement ! Pour moi, ce n'est pas le nôtre !

– Ne me coupez pas ! Les parents se plaignent : vous racontez aux enfants que les Allemands ouvraient des écoles, distribuaient, figurez-vous, du chocolat à tout le monde, alors que nos frères de sang, les gens avec lesquels nous avons croupi dans les mêmes tranchées, se révèlent des sortes de barbares ! À vous entendre, c'étaient eux aussi qui procédaient à des exécutions massives, dans le nord de la ville, et pas les Boches...

– Mais quels Boches, en mille neuf cent tren...

– Ça suffit ! Votre position, Valeri Semionovitch, est claire pour nous, merci ! Rasseyez-vous, mais s'il vous plaît, surveillez vos paroles. Nous vous estimons beaucoup en tant que pédagogue, et personnellement, je serais navré de devoir me séparer de vous à cause de votre curieuse attitude face à la vie. Vous pouvez exposer vos idées au moment des élections ! Une fois dans l'isoloir, libre à vous ! Mais ici, ce n'est pas un cirque ! Ni même le Parlement ! Nous sommes ici dans un lycée ! Un lycée très prestigieux ! Par conséquent, revenons-en à Loukitch. Y a-t-il quelqu'un encore qui souhaiterait prendre sa défense ?

– Oui... Moi, si c'est possible...

– Lidia Ivanovna ! Vous ? Mon Dieu, mais vous avez tous le syndrome de Stockholm ou quoi ? Vous êtes venue vous-même il y a trois jours pleurer dans mon bureau ! Qui m'a dit qu'il n'était jamais prêt ? Qu'il se moquait de vous ?

– Mais c’est lui qui rédige les meilleurs exposés...

– Pardon, je peux dire un mot ?

– Mais bien sûr, Lioudmila Antonovna...

– J’écoute, voyez-vous, tout ce qui se dit ici, et j’entends que beaucoup en ces lieux oublient que nous sommes avant tout une école de musique. Nous préparons des musiciens, telle est, pour ainsi dire, notre spécialité. Que peut-on dire de Loukitch en tant que musicien ? A-t-il du talent ? A-t-il de l’avenir ? Pourra-t-il un jour gagner son pain en jouant du violoncelle ? La musique sera-t-elle son métier ? Il ne fait aucun doute que non ! Voilà pour le début. À présent, parlons de ses qualités professionnelles. De quoi dispose-t-il ? De quoi peut-il se vanter ? A-t-il au moins l’oreille absolue ? Non, Loukitch n’a pas l’oreille absolue ! Je dirais même qu’il n’a pas d’oreille du tout ! Il est sourd ! En solfège, il n’a jamais la moyenne. Ses mains ne sont pas coordonnées, vous comprenez ? Il ne peut pas diriger de l’une, jouer de l’autre et en même temps chanter ! C’est compliqué pour lui, et vous me dites ici qu’il doit rester avec nous ? Non, il ne le doit pas ! Les élèves incapables de faire une dictée élémentaire à une voix ne doivent pas rester chez nous ! Je ne vois absolument pas quoi faire de lui. Maintenant, poussons plus loin. Où en est-il au piano ? L’avez-vous entendu jouer ? L’un d’entre vous était-il présent lors de son examen ? On peut s’estimer heureux s’il coordonne les deux mains ! Cela fait des mois qu’il ne vient pas au cours ! Et pour finir, sa spécialité. Fera-t-on un jour de Loukitch un violoncelliste ? Un bon, un solide violoncelliste ? Peut-il entrer au conservatoire, prendre place dans la fosse ? Il est bien clair que non ! Il est déjà aujourd’hui très compliqué pour lui de maîtriser le programme. Il a pris beaucoup de retard. Et que proposez-vous ? De laisser traîner les choses en longueur pour finalement le mettre à la contrebasse ? Ayez au moins pitié des profs de contrebasse ! Que vous ont-ils fait ? Pourquoi doivent-ils toujours subir les flemmards ? Ces gosses qui ne veulent rien faire, qui n’aiment pas la musique, pourquoi les colle-t-on au tuba ou à la contrebasse ? La musique ne tolère pas les fainéants ! Elle réclame du travail, du travail et encore du travail. Loukitch ne sait pas ce que ça veut dire ! S’il a quelque succès en littérature ou en histoire, j’en suis très heureuse pour lui, mais je tiens à rappeler encore une

fois que nous formons des musiciens, et non des brailleurs et des gratte-papier.

– Et vous en avez formé beaucoup ?

– De quoi ?

– Des musiciens ?

– Ne dites pas de bêtises, Valeri Semionovitch ! Vous savez pertinemment que la moitié des effectifs du conservatoire est constituée de nos élèves !

– Et ensuite ? Ensuite, que deviennent-ils, vos élèves ? Des marchands de matériel de bureau ! Des troisièmes violons à l'orchestre de l'Opéra ! Où sont les solistes, dites-moi ? Qui a fait la gloire du lycée ? En trente ans, avez-vous formé ne serait-ce qu'un seul vrai musicien ? Un grand musicien ? De qui sommes-nous fiers ? Donnez-moi le nom d'un seul élève dont on parle aujourd'hui dans les journaux ! Avons-nous des célébrités ? Un virtuose que tout le monde connaît ? Vous ne vous rappelez pas ? Moi, je vais vous en rappeler un ! Un homonyme d'un grand poète. Vous n'avez pas souvenir de ce qui l'a rendu célèbre ? Il a déversé un tas de fumier devant la résidence du chef de l'État et transpercé d'un coup de fourche le portrait du président. C'est tout ! Voilà de qui on se souvient, quand on parle de notre lycée. Toutes vos dictées et vos résolutions d'accord de dominante n'ont rien donné ! Il est grand temps pour vous de reconnaître que vous ne formez pas des musiciens mais des gardiens et des concierges du monde de l'art. En trente années, nous n'avons pas formé un musicien de rang mondial ! Pas un seul ! Uniquement du personnel pour l'orchestre présidentiel qui accueille les ambassadeurs de pays du tiers-monde. Que deviendront-ils ? Hein ? Je vous le demande ? Parlons-leur plutôt ensemble de musique, d'histoire, de littérature, de peinture. Enseignons-leur les choses les plus simples : apprenons-leur à penser, à douter et à poser des questions, et non à accompagner des médiocres au bordel slave¹¹.

– Chers collègues, cette conversation pourrait nous mener très loin. Je vous invite au calme et à l'ordre ! C'est la fin

11. Allusion au *Slavianski Bazar*, festival international qui a lieu chaque année à Vitebsk en Biélorussie depuis 1992. Largement financé par le gouvernement biélorusse, son programme met à l'honneur la musique dite slave, avec des artistes essentiellement russes, biélorusses et ukrainiens.

de l'année, et nous sommes bien sûr tous fatigués ! Bientôt ce sera l'été, nous prendrons des vacances et nous repartirons, si l'on veut, pour une nouvelle année, pour un nouveau combat. Valeri Semionovitch, ce que vous dites est bien sûr très intéressant, mais hélas hors sujet. Nous savons tous que notre lycée produit des musiciens et artistes d'honnête valeur... solides... de qualité. Les garçons jouent de la trompette, les filles peuvent peindre des paysages. Ce ne sont pas des barbouillages que couronnent nos diplômés ! L'État ne se plaint pas. Tenez, on a voulu nous fermer pour ouvrir ici une école de police, mais le gouvernement a bien compris quelle importance nous avons ! Aussi ne mettons plus en doute les succès de notre département de musique ! Nous avons reçu beaucoup de récompenses ! Continuons donc plutôt. Il nous reste encore douze dossiers. Pour Loukitch, si je comprends bien, la question est réglée, il est exclu...

Quand toute la compagnie fut rassemblée dans les toilettes, Kroukovski proposa de ne pas attendre l'annonce des verdicts, et de filer au concert. Seuls Francysk et Kobrine n'étaient pas d'accord. Kobrine craignait d'être renvoyé, Francysk redoutait la foule.

- Barrons-nous au concert !
- Qu'est-ce qu'on va y foutre ?
- C'est le festival de la bière ! Bibine gratis, et toi tu demandes ce qu'on va y foutre ?
- Tu parles d'une compagnie agréable : nous et vingt mille connards bourrés venus des quatre coins de la ville, alléchés par l'odeur de bistouille gratuite...
- Mais fais abstraction, Loukitch ! Imagine qu'il n'y a personne autour.
- C'est très difficile de faire abstraction quand en même temps on te choue ton portable...
- Et ta Nastia, elle y va pas ?
- Si, elle y va, je crois... C'est tout le problème...
- Alors si nous, on te demande de venir, t'en as rien à foutre, mais si c'est une gourde, tu galopes !
- C'est ma copine, je te signale...
- N'empêche que c'est une gourde !

Dans le métro, Stass, comme d'habitude, estropiait les noms des stations : « Parc Tchoum-à-tes-souhaits », « Cacadémie des chiances », « Place J'encule Kolas », « Place Suppositoire », et bien sûr « Ôte-ton-zob »¹². Il fut décidé de descendre à cette dernière et de poursuivre à pied en direction de la vieille ville.

Francysk avait réellement peur des grandes manifestations. Festivals, jours anniversaires de la ville, parades de la Victoire. Ces jours-là, les habitants de la capitale préféraient rester chez eux. Les fêtes populaires, en règle générale, tournaient peu à peu au pugilat. Personne ne cherchait de prétexte à la bagarre. Il suffisait de ne pas être vêtu comme le gars qui porte le premier coup. Des baskets neuves ou un sac à dos de marque pouvaient provoquer la violence. Depuis le référendum de 1995, le nombre de ces rixes avait augmenté de manière exponentielle. Le pays s'était divisé entre les traîtres et ceux qui votaient pour la résurrection du grand Empire. Ces derniers avaient gagné, désormais la grande ville de la partie orientale du continent leur appartenait, à eux, les athées orthodoxes. Enfants et petits-enfants de militants des classes inférieures et de secrétaires de cellules du parti. Chaque fois, leurs festivités de masse se transformaient en bacchanales où les fidèles du nouveau président pouvaient jouir à leur gré de leur pouvoir, de jour en jour grandissant. Là, sur les grand-places de la ville, ils disposaient pleinement du droit sacré de rappeler aux perdants qui était à présent le maître en la maison.

Nastia n'aimait aucun des groupes qui se produisaient au concert, mais elle jugeait impossible de manquer pareil événement : « De toute façon, il ne se passe jamais rien chez nous ! Pour notre village, même cet événement est un... événement ! »

Il était convenu que Francysk l'attendrait à une sortie de métro. Ils avaient longuement hésité, pour enfin s'accorder sur la station la plus proche du Palais de glace. Le ciel était parfaitement clair et dégagé.

12. Le lecteur familier du métro de Minsk aura reconnu les noms des stations « Parc Tcheliousskine », « Académie des Sciences », « Place Iakoub Kolas », « Place de la Victoire » et « Octobre ».

- D'accord, va attendre ta gourde ! Nous, on va vers la scène. Il paraît qu'on y distribue des clopes gratis.
- Très bien, on se retrouve là-bas.
- Viens direct à la scène !

Tandis qu'il attendait Nastia, Francysk regardait autour de lui en se moquant intérieurement des jeunes de son âge attifés n'importe comment. Lorsque la première goutte de pluie tomba sur son visage, il était à quelques pas du passage souterrain, mais il ne se pressa pas d'en gagner l'abri. L'eau lui parut un peu irréaliste. Il ne pouvait être question de pluie par une telle canicule. Il n'y avait pas de place pour les averses ici, seulement pour la chaleur étouffante. « Sans doute un putain de piaf », pensa Francysk.

Un instant plus tard, l'attaque se répéta. Une goutte à nouveau. Puis une autre. Flic flac. Une troisième, une quatrième. *Moderato, allegro* et tout de suite *presto*, l'une après l'autre, grosses comme des cerises. Levant la tête, Francysk vit le ciel devenu soudain aussi noir que le bitume. L'orage éclata. Un orage de grêle. Un tremblement secoua la terre. La température chuta brutalement. Des morceaux de glace se mirent à tomber. Des morceaux de verre. Comme si on avait brisé le ciel, comme si on avait déclenché une avalanche de glaçons. On entendit s'élever l'hymne à l'élément liquide, rythmé par le tac-tac d'un métronome. C'était effrayant. Francysk regarda autour de lui : « Putain ! » Accourant de toute part, une foule de plusieurs milliers de personnes affluait vers le souterrain comme dans un déversoir. Francysk se figea. Tressaillit. Rentra la tête dans les épaules. Son tee-shirt trempé lui collait au torse. Ses baskets étaient imprégnées d'eau. Il lui aurait fallu agir immédiatement, mais il n'en croyait pas ses yeux. Des milliers de personnes se ruaient droit sur lui. Du sud, du nord, de la droite, de la gauche. Comme si tous les oiseaux migrateurs du monde venaient se rassembler là. En ce point précis, où se trouvait l'abri le plus proche. Francysk sentit ses mains trembler. Se reprenant enfin, il voulut traverser la voie, mais il était trop tard : un cordon de policiers lui barrait le chemin. Personne ne pouvait accéder à la chaussée. Un homme à l'unique forme aussi gris que le ciel lui ordonna de reculer. Francysk

était pris au piège. Il comprit qu'il ne pouvait plus à présent que courir jusqu'au souterrain. Quelqu'un lui heurta l'épaule. Une fois, deux fois. Il eut soudain l'impression que ses pieds se détachaient du sol contre sa volonté. La foule le portait vers les marches de marbre. Il en était médusé. La pointe de ses chaussures touchait à peine l'asphalte, tandis qu'il se rapprochait de l'entrée du métro à une vitesse folle. À chaque seconde les heurts devenaient plus rudes. On ne le bousculait plus, on le portait, on le cognait. Avec violence, avec brutalité. Il aurait dû dès lors s'inquiéter pour sa vie, mais à ce moment il n'était pas encore conscient des conséquences possibles de cette cohue naissante. Il craignait qu'on ne lui salisse ses baskets neuves ou qu'on ne lui fauche son porte-monnaie. Il tentait en vain de palper sa poche arrière, impossible d'y parvenir : la foule lui tenait les deux bras comprimés. Ce que Francysk redoutait se produisit un instant plus tard. Quelqu'un lui marcha sur le talon. Puis encore. Il voulut se retourner, mais n'y parvint pas. Il reçut un coup dans les reins. D'autres suivirent. Brusquement, la terreur s'empara de lui. La foule, trempée jusqu'aux os, continuait de se masser autour du seul et unique passage souterrain. Les gens cherchaient encore à s'engouffrer là où des centaines d'autres se heurtaient déjà aux portes closes du métro : on avait décidé de fermer la station pour raisons de sécurité, en raison de la tenue d'un rassemblement de masse. L'énorme presse se mit en branle. La bête endormie depuis des milliers d'années ouvrit ses yeux injectés de sang. La boucherie commença. La bête rugit. La foule se tassa. Un cri sinistre retentit, broyant le silence. On entendit les premiers os se briser. Une mère et sa fille furent piétinées. Dans le souterrain encore sec, ce fut du sang qui se mit à couler. Un même sort attendait tous ceux qui se trouvaient à cet endroit : la mort. Là-haut, tout le monde voulait échapper à la grêle, et c'est pourquoi on devait se serrer ici, devant les portes couvertes de sang. Allez, tous en tas ! Un joyeux jeu d'enfant, qu'on avait décidé ce soir-là de mener jusqu'au bout. Une presse énorme et diabolique écrasait l'un après l'autre les crânes des gens à demi morts. Les scientifiques affirment que le tissu osseux est près de cinq fois plus résistant à la pression que le béton armé, mais Francysk vit de ses yeux le tibia d'un homme se briser. Lui-même suffoquait. Il ressentait

une vive douleur au poignet droit, mais il ne pouvait toujours pas libérer son bras. Un corps le lui plaquait contre le mur. De la crasse s'accumulait sous ses ongles. C'était le début d'un combat animal pour survivre. Ceux qui pouvaient encore bouger leurs extrémités jouaient du poing, de la matraque ou du couteau. Les autres essayaient de respirer, ouvrant la bouche, naïvement, bêtement, comme des poissons. La foule prise de panique oscillait comme la houle, roulait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Chacun tentait de conquérir ne fût-ce qu'un centimètre d'espace pour lui-même, mais c'était déjà chose impossible. Francysk sentit une tête appuyer contre sa pomme d'Adam. Il ne parvenait pas à la repousser. Quelqu'un arracha la clé qui pendait à son cou. Détachés, les cheveux d'une femme lui entraient dans les yeux, le nez, la bouche. Il manquait d'air, la gorge lui brûlait. Pendant ce temps on continuait à pousser dans son dos. La douleur lui vrillait les reins. Des dents, comme les crocs d'un chien, se plantèrent dans sa jambe. L'immense organisme s'était engagé sur la voie de l'autodestruction. La queue de l'horrible créature était en train de dévorer la tête de Francysk. Les gens se battaient, résistaient, ruaiant. Depuis longtemps leurs pieds ne touchaient plus les marches. Il s'en fallait d'un bon mètre. Tout flottait, tout se confondait...

... Cherchant un appui, Francysk baissa les yeux. Le sol de marbre était jonché de corps. Le garçon ne comprenait pas comment ces gens avaient atterri là. Il ne voyait plus à présent qu'une jeune fille en sang dont la tête subissait une telle pression que son œil droit avait triplé de volume. Francysk craignait de voir cet œil bientôt éclater et l'éclabousser, mais l'organe continuait de vivre. Il enregistrait les derniers instants de sa propriétaire, œil exorbité, soumis à une pression colossale, il scannait la foule hurlante. Tout cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais Francysk eut l'impression que cette prunelle géante le dévisageait durant une éternité. Elle lui suggérait, lui expliquait quelque chose, il ne pouvait détacher les yeux de cette loupe énorme, quand soudain, comme dans un flash, un talon s'enfonça dans le globe oculaire. Francysk ferma les yeux, horrifié. Quand il les rouvrit, la fille n'était plus là. Il se trouvait à un autre endroit. Tel un fœtus dans le ventre de sa mère,

il fut retourné plusieurs fois. Il ne savait plus à présent où était le sol et où était le plafond ; un cordon invisible le tirait plus loin vers son salut ou bien vers sa perte. Il entendait, à chaque mouvement, à droite, à gauche, une vie s'interrompre. Chaque fois c'était le même son étouffé, caractéristique : comme une bulle de cellophane qu'on eût crevée. Jusqu'à présent Francysk était resté muet, mais soudain, prenant conscience que, peut-être, à seulement quelques mètres de lui, sa bien-aimée luttait pour sa vie, il se mit à hurler : « Nastia ! Nastia ! Où es-tu ? Nastia ! » À ce cri, quelqu'un réagit aussitôt et le frappa à la tempe. Il n'était pas le seul à crier. Tout le monde criait. Si fort que personne n'entendait sa propre voix. Et plus fort encore du fait que chacun était assourdi par son voisin. On hurlait de toutes ses forces, comme si on se battait :

- Assassins !
- Bas les pattes !
- Mon Dieu !
- Espèce de brute !
- Mais qu'est-ce que vous faites, salopards ?
- Putain !
- À l'aide !
- Bonnes gens...

Francysk s'arc-bouta des deux mains contre le plafond du passage souterrain, le plâtre s'agglomérait sous ses ongles brisés tandis qu'une force inouïe continuait de l'entraîner vers les profondeurs du marais humain. Une puissance grise, obscure, inconnue, mystérieuse l'aspirait vers un lieu où il ne restait presque plus d'air. L'oxygène manquait, faute de ventilation. L'un après l'autre, gars et filles perdaient connaissance, et, de créatures luttant pour leur survie, se transformaient en absurdes instruments de meurtre...

... En quelques minutes, le passage fut obstrué comme une canalisation d'égout. Il fallait trouver au plus vite un moyen de se soustraire à ce bouchon de matière humaine. Dehors, devant les marches, les gens qui avaient compris ce qui se passait, essayaient en criant de se faire entendre de la foule incontrôlable : « Reculez, reculez ! Reculez, putain, c'est le bordel là-dedans ! »...

Mais la masse continuait d'avancer. Les gens, trempés, couraient en riant vers l'abri et venaient se fracasser là comme des

vagues sur un brise-lames. Ils étaient de plus en plus nombreux. Rompant le cordon de protection, ils s'efforçaient toujours de se faufiler jusqu'à l'entrée, où, derrière les portes vitrées, se trouvait un agent de police. Il voyait les corps s'entasser peu à peu jusqu'au plafond et restait figé d'horreur. L'homme à l'uniforme gris comme le ciel observait la mort et, comme ensorcelé, répétait à la guichetière en larmes : « Putain de putain de merde... »

Le policier voyait Francysk. C'était un adolescent ordinaire, qu'on écrasait contre la vitre. L'homme se dit que là, dans un instant, la boîte crânienne du garçon allait céder. Coincé sous l'épais matelas cousu d'une dizaine de corps humains, l'adolescent avait perdu connaissance ou bien était mort. Le policier ne cherchait pas à savoir ce qu'il en était. Il se contentait de répéter : « Putain de putain de merde... »

Se ressaisissant enfin, les deux mains serrées sur son talkie-walkie, il dit dans l'appareil : « Je crois qu'il faudrait des renforts... »

Il essaya vainement de distinguer la réponse du commandant, que recouvraient les craquements de colonnes vertébrales accompagnés de hurlements inimaginables...

... Quand on parvint à arrêter la foule, près de cinq cents corps s'entassaient dans l'étroit passage. Inanimés, en sang. Un magma humain. Tandis que les uns appelaient les urgences, les autres dégageaient les corps et tentaient de porter secours à ceux qui donnaient encore signe de vie. Dans le même temps, certains, sous couvert de prêter assistance, ôtaient habilement aux victimes montres et chaînes en or. Il est bien vrai que les rats sont les premiers à quitter le navire pour courir danser. Tandis que ces derniers poursuivaient leur besogne, d'autres encore racontaient avec horreur à qui voulait les entendre que là-bas, apparemment, c'était un merdier total, qu'en bref, ils avaient tous foncé là-dedans, mais que les flics, ces gros cons, avaient bouclé les portes du métro et empêché tout le monde de passer, et qu'apparemment de l'autre côté de la rue, côté cathédrale, des gens avaient rappliqué aussi dans le souterrain, si bien qu'on ne savait pas combien de milliers de personnes en tout s'étaient retrouvées coincées dans ce boyau ; et que les bonnes femmes, putain, avec leurs saloperies de talons, avaient

dérapé sur le marbre glissant, elles s'étaient cassé la gueule, et alors bonjour l'enfer...

Nastia était arrivée en retard. Très en retard. Pas moyen de choisir le bon débardeur. Le premier était trop transparent, le deuxième était couvert de peluches sorties on ne sait d'où. Quand elle avait voulu emprunter le passage souterrain, tous les alentours étaient bouclés. On entendait partout hurler des sirènes d'ambulance. Des gens couraient. Des femmes pleuraient. Des hommes sanglotaient. Nastia comprit que le concert était fini. « Ces cons d'opposants ont encore dû organiser un truc », pensa-t-elle. Ils étaient perpétuellement mécontents de tout. Il n'y avait jamais eu autant de policiers, sauf les jours des Marches de la liberté. La jeune fille s'approcha de l'un d'eux et tenta de lui expliquer qu'il lui fallait accéder au passage souterrain, qu'elle y avait rendez-vous avec un garçon et que...

... La grossièreté de la réponse plongea Nastia dans le désarroi. Elle rougit. Elle, la plus belle fille de l'école, n'était pas habituée à ce qu'on lui parle de cette manière. « Quel goujat », pensa-t-elle avant de s'éloigner. Elle faillit pleurer d'humiliation. Elle était si affectée qu'elle ne vit pas Francysk passer près d'elle, à quelques mètres à peine, transporté sur un brancard.

Ce soir-là, le réseau téléphonique de la capitale connut une saturation sans précédent. La ville entière vibrait. Chauffait. Les questions étaient si nombreuses qu'on n'en posait qu'une seule :

- Il y était ?
- Non, il est resté la maison.
- Le mien aussi.
- Aucun des tiens ?
- Non, Dieu merci.

La ville savait qu'une catastrophe s'était produite, mais laquelle exactement, elle n'en avait pas idée. Certains affirmaient que pendant le concert, le plafond de la salle s'était effondré, ou bien même un balcon bondé de spectateurs, d'autres que deux rames de métro s'étaient percutées. Les uns parlaient de rixe massive, les autres d'explosion. La seule certitude était que la tragédie avait eu lieu aux alentours de la vieille ville, en un lieu maudit.